

# ÉCOLE ET SCOLARITÉ : DU LOISIR À L'INSTITUTION

Une des grandes préoccupations des professeurs, des personnels administratifs, des parents et des élèves, ce qu'il est convenu de nommer la « communauté scolaire », en fin d'année scolaire, est la poursuite de la scolarité dans les meilleures conditions possible des plus jeunes, l'organisation de la vie scolaire pour l'année scolaire suivante, et le fameux niveau scolaire, si cher à nos ministres toujours plus attentifs, n'est-ce pas, à la défense d'une école républicaine qui meurt à petit feu sous les coups de boutoir de réformes délétères et inefficaces. École et scolarité sont des termes dont on se gargarise dans les milieux politiques sans savoir toujours ce qu'ils signifient vraiment et ce qu'ils nous disent de notre histoire autant que de celle de l'école.

Commençons par un peu d'étymologie : d'où vient l'école ? Des Grecs, évidemment, puisqu'ils ont tout inventé ! Le terme scholè, ἡ σχολή désigne ... le repos, le loisir ! Oui, vous avez bien lu, la scholè est le moment où le citoyen spartiate ou athénien se livre à ses occupations favorites, loin de l'agitation et des disputes de l'agora. C'est un temps de relâche et de retraite, ce que nous appelons des vacances mais sans la vacuité que suggère ce mot. Un temps que l'on consacre à des lectures, à l'étude, à l'écriture mais aussi à des observations, des promenades, une forme de réflexion méditative qui se pratique dans un jardin, un paradis (le παράδεισος est un parc planté d'arbres où l'on élève des animaux), ou dans le péristyle d'une palestra. L'école est alors ce lieu où se retrouvent un maître et ses disciples, comme le fut le fameux jardin d'Épicure, philosophe des IV-III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.

En Grèce toujours, la scholè peut être considérée comme une forme d'oisiveté et, devenu adverbe, le mot indique qu'il faut progresser sans hâte, lentement. Les Romains l'appellent **otium**, et il trouve sa négation dans le **negotium** qui désigne le travail et les affaires, le plus souvent l'activité politique. Ainsi, un des premiers encyclopédistes de notre culture, Pline l'Ancien précise, dans la préface de *L'Histoire naturelle*, qu'il travaille la nuit, quand il n'est pas requis par ses fonctions officielles au service de l'empereur – il était le préfet ou amiral de la flotte de Misène au moment de l'éruption du Vésuve. Son œuvre reste une référence essentielle sur de nombreux sujets aujourd'hui encore : peut-on considérer que ce fut le résultat de son oisiveté ?

Et pourtant ... l'oisiveté « *mère de tous les vices* » selon de nombreux auteurs d'Hésiode à Caton l'Ancien, de l'Ecclésiastique à Horace, tire aussi son origine de l'**otium** et de l'adjectif qui en dérive, **otiosus**, termes qui se rapportent aux loisirs aussi, pour les Romains ; d'ailleurs, le loisir est ce moment où il est permis (**licere**, en latin), où l'on a licence de faire ce que l'on aime, d'œuvrer pour sa propre satisfaction, pour son propre enrichissement intellectuel et physique.

Cependant, l'école telle que nous la concevons encore aujourd'hui, existe déjà : à Rome on l'appelle **ludus**, le jeu et l'instituteur est le **ludi magister**, celui qui fait grandir l'enfant pendant la période où il peut se consacrer à son enrichissement personnel.

Ce n'est donc pas Charlemagne qui a inventé l'école comme le chantait France Gall dans les années soixante mais, le premier, il en a fait une institution la rendant obligatoire pour les enfants de ses comtes (**comites** en latin, les compagnons). Lui-même n'avait jamais réussi à apprendre à lire et à écrire, tout juste savait-il signer et il avait compris l'importance de l'instruction pour les élites promises au gouvernement.

Au Moyen-âge, les écoliers sont les étudiants des écoles cathédrales ou monastiques qui assuraient l'instruction, en latin, des futurs prêtres et moines. Ce n'est que lors de la renaissance du XII<sup>ème</sup> siècle que, sur le modèle de celle de Constantinople, fondée au V<sup>ème</sup> siècle de notre ère à l'instigation de l'empereur Théodose III, ces écoles se rassembleront pour former les universités, divisées en quatre facultés : celle des arts, qui dispense toutes les connaissances de base en latin, le **quadrivium** et le **trivium**<sup>1</sup>, les facultés de théologie, de médecine et de droit. L'école reste l'apanage des clercs<sup>2</sup>, qui sont non seulement des ecclésiastiques mais des lettrés, ceux qui ont reçu le Seigneur en héritage et qui, débarrassés des contraintes de la vie quotidienne, se consacrent à l'étude, à la lecture, à l'écriture et à la réflexion, ce qui est inaccessible aux nobles et au peuple dans la société féodale.

Les Humanistes font entrer l'école dans l'époque moderne et réfléchissent au concept d'une école qui, bien qu'aristocratique encore, prenne en compte tous les aspects de l'éducation des enfants afin d'appliquer la maxime de la *Satire X* de Juvénal : « **mens sana in corpore sano** »<sup>3</sup>, le seul don qu'il faut réclamer aux dieux, selon le poète, et qui, une fois exaucé, exige d'être développé et renforcée par l'éducation et l'instruction. Le concept grec de la paidéia (ἡ παιδεία : l'instruction des enfants) et du kalos kagathos (ὁ καλὸς καγαθός, l'homme beau et bon) devient peu à peu celui de la tête bien faite et pas seulement bien pleine de Montaigne, ainsi que celui de l'honnête homme dont Descartes aussi bien que Molière donnent des définitions frappantes.

Même si l'école reste longtemps une préoccupation aristocratique, celle de ces élus qui, au Moyen-âge, cherchaient à en faire un mystère aussi grand que celui de la foi<sup>4</sup>, elle s'ouvre de plus en plus au peuple au fur et à mesure des siècles jusqu'à l'invention de l'école républicaine ouverte à tous par la loi de 1881 qui rend obligatoire l'instruction primaire, laïque et gratuite, grâce à Jules Ferry qui, en 1880, avait déjà ouvert l'enseignement secondaire aux jeunes filles.

Ainsi, l'école, d'abord loisir et oisiveté, devient une institution dont l'idéal est de dispenser une culture commune à tout un peuple. Fervent défenseur de l'instruction publique et laïque, Jules Ferry y voit le moyen de contrecarrer les écoles confessionnelles mais aussi le moyen de relever le niveau d'éducation de ses concitoyens : la métaphore guerrière imaginée par Charles Péguy<sup>5</sup> et qui fait des instituteurs les « *hussards noirs de la République* » est donc tout à fait claire à cet égard ; ils ont pour mission de « *faire disparaître la dernière, la plus redoutable des inégalités qui vient de la naissance, l'inégalité d'éducation* »<sup>6</sup> grâce à l'enseignement de la langue française et de sa littérature, à l'enseignement de l'histoire et de la géographie en plus des autres disciplines : le système scolaire français est né.

Cette rapide histoire, bien incomplète et trop rapide, permet cependant de comprendre pourquoi ce système scolaire résiste si obstinément aux efforts conjugués des réformateurs et des politiques qui veulent en détruire non seulement la forme, avec tout ce qu'elle comprend de contestable, mais surtout le fond, cet idéal qu'on trouve en germe dans les *Cinq mémoires sur l'instruction publique* de Condorcet<sup>7</sup>.

---

*Anne-Marie CHAZAL - Professeur certifié de lettres classiques - Commissaire paritaire académique du SIAES - SIES*

<sup>1</sup> Le **quadrivium** comporte quatre enseignements : arithmétique, géométrie, musique et astronomie ; le **trivium** comporte trois enseignements : grammaire, rhétorique et dialectique ; ensemble, ils constituent les sept arts libéraux de l'enseignement scolastique.

<sup>2</sup> Les clercs tirent leur nom du latin chrétiens **clericus** qui désigne celui qui est choisi pour le service ecclésiastique (le clergé), le terme étant issu, sans doute, du mot grec κληρὸς qui désigne le sort.

<sup>3</sup> « **Un esprit sain dans un corps sain** ».

<sup>4</sup> cf. le roman célèbre d'Umberto Eco, *Le nom de la rose*, 1980

<sup>5</sup> Charles Péguy, *L'Argent*, 1913

<sup>6</sup> Jules Ferry, *Conférence donnée le 10 avril 1870* in *Revue d'Histoire politique*, mars 2014, sur le site : [cairn.info/revue-parlements2-2014-3-page-115.htm](http://cairn.info/revue-parlements2-2014-3-page-115.htm)

<sup>7</sup> Condorcet, *Cinq mémoires sur l'instruction publique*, 1790 sur : [classiques.uqac.ca/classiques/condorcet/conq\\_memoires\\_instruction/cinq\\_memoires\\_instr\\_pub.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/condorcet/conq_memoires_instruction/cinq_memoires_instr_pub.pdf)